

LA FEE SURPRISE

CETTE enfant n'a pas de volonté... elle n'en aura jamais...
 — On ne sait pas !...
 — Allons donc !... elle est hésitante, timide... et toujours de l'avis de tout le monde... c'est déplorable !...
 — Mais, maman... c'est au contraire très heureux...
 La douairière d'Orcey haussa les épaules, et demanda :
 — Heureux ?... et pour qui, je te prie ?...
 — Mais... pour elle d'abord... moins on a de volonté, plus la vie est douce et facile...
 — Ah !... tu crois ça ?...
 — Dame !... et il me semble que, pour nous aussi, il est préférable de n'avoir pas à redouter, avec Miette, les petits caprices et les petites révoltes des autres enfants...
 — Mon pauvre garçon, tu n'y entends rien de rien !... mais ces petits caprices, ces petites révoltes, ça prouve que les enfants se portent bien !... c'est leur santé... c'est leurs couleurs...
 — Miette se porte à merveille...
 — Possible !... mais elle est grosse comme une puce... et blanche comme un gardénia... pas de sang.
 Donc, le marquis d'Orcey protesta :
 — Mais si, elle a du sang !... pour vous, maman, il faut que les enfants soient rouges et luisants comme des pommes à cidre... vous mesurez la solidité de leur santé à l'intensité de leur couleur... je vous assure que vous vous trompez...
 — Je le souhaite, mon pauvre ami... mais c'est plus fort que moi... cette petite m'inquiète... il doit y avoir, à cette venulerie morale, une cause matérielle que nous ignorons...
 — Venulerie morale !... à cinq ans... — fit en riant M. d'Orcey.
 — A tout âge !... qu'est-ce que ça fait, l'âge ?... toi, à cinq ans, tu trépanais déjà à défoncer les parquets... et tu nous arrachais, à ton père et moi, quand nous voulions t'emporter... des poignées de cheveux...
 — Je devais être un enfant délicieux...
 La douairière regarda son fils d'un air satisfait :
 — Tu étais un enfant superbe... tu l'es encore, d'ailleurs...
 Un enfant de quarante-sept ans !...
 — Je veux dire que tu étais comme tu l'es aujourd'hui, magnifiquement musclé... et cette pauvre Miette a de malheureux petits os de rien du tout... des petits gringalets de muscles qui font peine à voir...
 — Soyez tranquille !... tout ça s'arrangera...
 — Ça s'arrangera !... voilà que tu parles comme elle, à cette heure !... oui... l'autre jour pendant un de mes accès de goutte... je lui ai dit de sonner pour faire changer de place une bûche qui ne s'enflammait pas, et sentait la fumée... et sais-tu ce qu'elle m'a répondu ?...
 — Non...
 — Elle m'a répondu, en regardant le morceau de bois qui noircissait dans les cendres : "Y va bien s'arranger tout seul !..."
 — Elle avait probablement raison !...
 — J'attendais ça !... tu la gâtes horriblement !...
 — Vous la gâtez bien plus que moi ?...
 — Peut être... mais au moins je n'en ai pas l'air...
 — Ah bah !

— Et, dans tous les cas, je fais ce que je peux pour réveiller sa volonté... je la taquine... je lui refuse des choses qu'elle désire... ah ! oniche !... elle me regarde avec ses grands yeux gris, étonnés quelquefois, indifférents le plus souvent... et elle ne proteste pas... Tiens !... la voilà !... essaye un peu de la mettre en colère...
 — A quoi bon ?...
 Miette entra, suivie de la bonne qui l'avait élevée, en lui donnant le lait d'une belle vache blanche.
 C'était une jolie petite fille aux yeux doux, aux lèvres sérieuses, avec une sorte de grâce indifférentes et endormie.
 S'approchant de la douairière, elle demanda :
 — Grand'mère... n'est-ce pas, que je peux emporter mon ballon neuf au bois ?
 Madame d'Orcey demanda :
 — Et pourquoi ne l'emporterais-tu pas ?...
 Miette regarda furtivement sa bonne :
 — Parce que Vincente dit qu'y a d'la boue... et qu'ça va l'abîmer...
 — Alors, il ne faut le prendre...
 — J'en ai envie tout d'même...
 — Prends le vieux...
 — L'ancien est tout vilain...
 — Il est encore très bien...
 — Moi... je l'ai trouvé laid...
 Elle insistait doucement, avec une lueur d'entêtement dans ses yeux clairs. La douairière espéra fâcher Miette en refusant définitivement.
 — Allons !... obéis à Vincente... et ne fais pas attendre la voiture...
 La petite, abandonnant toute idée de résistance, se dirigea vers la porte.
 — Où vas-tu ?... — demanda la grand'mère.
 Elle répondit, redevenue déjà souriante :
 — Ben, j'vais chercher l'ancien... puisqu'on n'veut pas que j'prenne le neuf...
 Madame d'Orcey regarda son fils avec découragement.
 — Tu vois ce que je te disais ! pas de volonté !... une nature molle !... demande à ton oncle si je n'ai pas raison ?...
 Et se tournant vers un beau grand vieillard qui écoutait sans rien dire, elle questionna :
 — N'est-ce pas ?...
 — Tu as toujours tort quand tu dis du mal de la petite fée...
 — Si !... et elle est parfaite, cette enfant-là !...
 Le général de Champren adorait sa petite nièce. Il trouvait qu'avec ses cheveux trop blonds, son teint trop transparent, et son petit corps diaphane, elle ressemblait aux fées des contes qu'il inventait pour l'amuser. La petite l'écoutait pendant des heures, silencieuse et ravie, dans une immobilité qui inquiétait la douairière. Elle reprit, répondant à la phrase de son frère :
 — C'est une bonne petite fille... mais elle manque trop complètement de volonté... elle est trop endormie...
 Le général protesta :
 — Endormie... pas tant que ça !... elle vous réserve des surprises, la petite fée, vous verrez ça !...

 Un matin, il semble à la douairière que la voix de sa petite fille s'élevait irritée dans la pièce voisine. Jamais depuis cinq ans que Miette existait, on ne l'avait entendue dans la maison. Inquiète, Madame d'Orcey courut chez l'enfant, et resta stupéfaite en la voyant

debout au milieu de la pièce, rouge, l'air fâché et les yeux pleins de larmes, brandissant dans sa petite main la cuiller avec laquelle elle allait manger son chocolat, quand avait éclaté la discussion qui l'agitait si fort. Elle s'élança vers sa grand-mère en criant :
 — Il a faim, grand'mère !... il a faim !...
 — Qu'y a-t-il donc ?... — demanda la douairière.
 La bonne expliqua :
 — C'est un pauvre qui demande dans la rue... et comme Madame la Marquise défend de rien donner par la fenêtre... j'ai refusé à Miette le sou qu'elle voulait lui jeter...
 La petite cria :
 — Tu pouvais bien descendre... tu n'a pas voulu...
 — J'ai dit que je descendrais quand vous auriez mangé votre chocolat...
 Assez justement, Miette répliqua :
 — Mais puisque c'est lui qui a faim !...
 De la rue, la plainte du pauvre montait toujours, grêle et pleurade :
 — J'ai faim !... j'ai bien faim !...
 Pâle, les sourcils froncés, la petite ordonna, d'une voix que la colère enrouait :
 — Va lui donner le sou... vas-y tout d'suite...
 — Tout à l'heure... quand vous aurez fini d'manger votre chocolat... — répondit la bretonne paisiblement entêtée.
 — Mon chocolat !... — répéta Miette pensive — c'est vrai... y a mon chocolat !... Elle s'empara vivement du bol fumant, y plongea les deux croissants posés sur la table, et, l'œil illuminé, courut vers la fenêtre ouverte ; une fenêtre très peu élevée au-dessus du sol de la chambre. Le pauvre avait reculé jusqu'au milieu de la rue, et Miette l'apercevait en se haussant sur la pointe des pieds. Il continuait à pousser sa plainte monotone :
 — J'ai faim !... j'ai bien faim !...
 L'enfant cria :
 — Tiens !... mange !...
 Et elle lança, avec une extraordinaire vigueur, le bol qui vint s'écraser sur le pavé avec un fracas de porcelaine, couvrant, dans sa chute, le mendiant d'éclaboussures de chocolat bouillant.
 Très effrayé et un peu brûlé, l'homme fit un bond de côté et, sans comprendre, se mit à injurier furieusement la fenêtre où Miette pétrifiée le regardait la bouche ouverte et les bras ballants, tandis que la douairière ravie lui demandait :
 — Pourquoi as-tu fait ça, dis ?...
 Elle murmura, à peine remise de son effarement :
 — Parce que j'voulais faire plaisir au pauvre...
 — Mais, ordinairement, tu ne veux jamais rien... tu fais ce que les autres veulent !...
 Miette réfléchit un instant, tortillant ses petites mains, et répondit :
 — Ça dépend quoi...

 — Voyez-vous, la petite fée surprise !... — disait en apprenant l'action d'éclat de Miette, le général de Champren, — je le disais bien, moi qu'elle avait une volonté...
 La douairière s'écria :
 — Pourvu, mon Dieu, que ça continue !...
 Mais ça ne continua pas !... Miette gorgée d'argent pour ses pauvres, autorisée à donner même par les fenêtres — tout ce qu'elle voulait donner, redevenant la douce et indifférente petite fille qu'elle avait toujours été.

THE SLAUGHTER SALES



I have been waiting for developments for the true inwardness of these sale. In many cases the prices are increased 30 per cent. AND THEN REDUCED, bringing them back to par. Customers WHO KNOW THE VALUE of Goods will Find my prices as low as any in the market and the largest Stock in the County to select from. My constantly increased sales is the best evidence that I AM IN IT, and cannot be WELL CROWDED OUT.

BARGAINS In Ladies and Gents Fur Goods
 In Ladies Dress Goods
 In Boots and Shoes
 In Fur Coats and Sleigh Robes
 In Ready-made Clothing
 In Hats and Caps.

Christmas Novelties, suitable for presents, from Childhood to old age, At very low prices.

ALL KINDS OF FARM PRODUCE WANTED



ROBT. T. HOLMAN

Summerside Dec. 9th 1896

Et elle grandit sans secousses, devenant jeune fille par sa haute taille svelte et son joli visage qui s'allongait et s'affinait, mais restant bébé par l'absence complète de volonté ou d'initiative.
 Souvent sa grand-mère, en l'entendant dire : "J'aurais voulu aller ici..." ou "j'aurais préféré faire cela..." lui demandait agacée : "Pourquoi ne l'as-tu pas dit ?" Alors Miette répondait :
 — Parce que ça n'en valait pas la peine...
 Elle avait peu d'amis, et elle aimait sans protestations, sans démonstrations extérieures, mais d'une affection tranquille et sûre ceux qu'elle aimait.
 Comme elle avait une énorme dot, et qu'elle était "la jolie Mademoiselle d'Orcey", Miette, à dix-huit ans, fut demandée de tous côtés en mariage et, scrupuleusement, toutes les demandes, mêmes celles que son père et sa grand-mère jugeaient inacceptables, lui furent transmises. Miette écoutait avec une attention apparente les renseignements sur la fortune, la physique, les antécédents, la famille et les alliances de ses prétendus, et répondait invariablement :
 — Je me trouve très bien avec vous... je ne suis pas pressée de me marier...
 Elle semblait n'aimer pas beaucoup la société des jeunes gens, desquels elle ne s'occupait guère, ayant l'instinctive horreur du flirt et de la coquette-rie.
 Gentille et bienveillante d'ailleurs pour ceux qui n'étaient pas des "souponnés", elle employait volontiers sa douceur persuasive et tendre à calmer "grand'mère", irritée contre les cousins qui faisaient des bêtises, ou l'oncle Champren furieux contre son neveu Jean, qui ne voulait pas rester au service.
 — Il n'a pas le sou, animal !... — hurlait volontiers le général, — qu'est-ce qu'il veut faire dans la vie s'il n'est pas militaire ?...
 — Mais il a six mille francs de rentes... et il veut faire de la peinture... — expliquait Miette.
 — Il est fou !
 — Je ne trouve pas...
 — Comment, petite fée ?... toi qui est si raisonnable, tu ne comprends pas qu'il n'y a pas pour un homme, d'autre métier que le métier militaire...
 — S'il est bête, oui... mais s'il est intelligent ?...
 — Je te remercie...
 — Vous savez bien, oncle... — disait Miette câline, en passant ses bras autour du cou du général — que vous, vous êtes une exception... vous êtes délicieux, vous !...
 — Alors, tu n'aime pas les militaires en général ?...
 — Je ne les aime que quand ils sont un général comme vous...
 — Ça n'est pas répondre, ça !...
 Alors, la petite se dérobait, esquivant la discussion qu'elle voyait poindre.
 Et quand Paul et Jacques d'Orcey, les cousins germains de Miette, — qui travaillaient avec une excessive modération — manquaient un examen quelconque, et que la douairière faisait retentir la maison de ses plaintes, la petite s'efforçait de la consoler à sa façon.
 — Ils manqueront Saint Cyr !... — criait la grand-mère désolée.
 — C'est probable, mais qu'est-ce que ça fait ?... — répondait paisiblement Miette.
 — Comment, ce que ça fait ?... mais ils feront leurs trois ans comme soldats...
 — Ça leur fera un bien énorme...
 — Oui... mais après ?...
 — Eh bien, quoi, après ?...
 — Ils ne seront pas militaires...
 — Tant mieux pour eux !...
 — Tu ne sais ce que tu dis !... ils ne trouveront pas à se marier, s'ils ne sont pas militaires !... il n'y a que les officiers qui fassent de beaux mariages !

[à continuer]

ETIENNE RICHARD
 CORDONNIER

Je suis maintenant installé dans ma nouvelle bâtisse, première rue au sud de l'église, où j'invite spécialement mes amis à venir me voir.
 J'ai en main, cuir, semelle, etc, et suis prêt à servir le public à prix réduits — Réparages de toutes sortes. Venez me voir.

AVIS

J'ai besoin de volailles, — Oies, Dindes, Poulets etc. pour lesquels je paierai le plus haut prix en argent. Aussi, Auguilier, Eperlans, — Venez me voir.

JEROME J. BUOTE
 Little Tignish 5 Nov. 1896.

Public Notice.

As I am about closing my business in Tignish I hereby give notice to all those who are indebted to me either by Notes of Hands or accounts to settle their respective accounts before December 15th 1896; otherwise legal proceedings will be taken to collect same.
 Joseph B. Poirier.
 Tignish Sept 5th 1896. — 6m

MUSIC

Miss L. Hackett will open a class for Piano and Organ instruction and the Theory of Music.
 Lessons given at pupils' homes if required — Terms low.
 Tignish, Nov. 3 rd 1896.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Complete information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, an issued weekly, read by the public with interest and profit. This splendidly illustrated weekly, containing the latest and largest circulation of any scientific work in the world, \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$2.00 year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new designs and secure copyrights.
 MUNN & CO., New York, 311 Broadway.